

De Madrid à Compostela (Mexique):

Clientèle et parentèle (XVI^e-XVII^e siècles)

Thomas Calvo*

Vers 1550, le chroniqueur et ancien chapelain de Cortés, López de Gomara, affirmait que le Nouveau Monde était aussi étendu que l'Europe, l'Asie et l'Afrique ensemble. C'est une approximation de taille, mais elle donne la mesure des obstacles qu'affrontait, dans l'établissement d'un maillage impérial, la Couronne de Castille. Dans la discontinuité de l'espace océanique, dans l'éloignement de l'espace-temps (près d'un an et demi pour le Mexique, aller-retour; deux ans pour le Pérou), la présence royale pouvait se diluer autrement qu'en Espagne. C'est ce que constatait, à la même date, l'*oidor* de Guatemala, Tomás López Medel: "... que en Toledo, Sevilla, Cuenca, Sigüenza, etc, V.A. tenga mal arzobispo, mal obispo, no es nada, la real presencia de V.A. lo suple todo"¹.

Périodiquement, à l'occasion des fêtes dynastiques, la flamme était rallumée. Les serments d'allégeance au nouveau souverain, via sa représentation, en sont les points hauts: ainsi à Guadalajara, le 20 septembre 1666, le portrait royal apparaît posé sur une estrade, sous un dais de damas pourpre, "... de cuerpo entero, sobre un mundo, toisón al cuello, plumas en el sombrero, cetro en la mano, y todo proporcionado al cuerpo"².

Une symbolique lourde, et qui s'incarne dans un corps chétif d'enfant. Dans d'autres circonstances, elle se figera dans le bronze massif du *Caballito*, la grande statue équestre de Charles IV, à Mexico.

In extremis, à la fin de l'ère monarchique, ce

pouvoir "habité" pourra aller jusqu'à justifier le sacrifice suprême, même dans des milieux très frustes, comme les hauts plateaux du Pérou. Ainsi, parmi les Indiens royalistes sur le point d'être exécutés:

... algunos dicen que por su rey y señor morian y no por alzados ni por la Patria, que no saben qué es tal Patria, ni que sujeto es, ni que figura tiene la Patria, ni nadie conoce ni se sabe si es hombre o mujer, lo que el rey es conocido, su gobierno bien entablado³.

D'où le souci, pour les patriotes, de briser le lien multi-séculaire

... señores comandantes amedallados del rey: ¿Ustedes son americanos indios o venidos de Europa, la España? ¿Ustedes conocen al rey? Ni saben lo que quiere decir monarca. Yo creo y estoy ciertísimo que ni pintado conocerán⁴.

Si le "corps royal" assure la pérennité et la légitimité de l'appareil d'État, il ne suffit pas à asseoir son action. Il a ses propres appendices, sur plusieurs continents à la fois: tout pouvoir supérieur légitime non seulement s'en réclame, mais encore s'y greffe. Tout président d'Audience, tout *oidor*, tout évêque maintient la fiction selon laquelle il est du "conseil du roi". Ceci n'est pas sans poser nombre de questions: bien sûr, sur quelles bases pouvait s'établir ce premier réseau, transatlantique, et à vocation impériale? Il s'étendait jusqu'aux quelques dizaines de capitales régionales, disposant d'Audience (tribunal

* Historien. CEMCA.

supérieur), d'Évêché, ou au moins d'une capitainerie générale: mais au-dessous? Comment s'implantait-il dans la région? Quelles étaient ses articulations avec les réseaux simplement régionaux? Et que dire des quelques centaines de villes —on parlera ici du troisième niveau, local—, aux missions essentielles, même si souvent leur taille était dérisoire? Deux ou trois réseaux différents, avec des relais (ou sans articulations)? Il n'est pas certain que pour chaque question nous ayons une réponse unique.

Le cercle impérial

L'État moderne naît en Castille, à la charnière des XV^e et XVI^e siècles: mais il est loin d'avoir, même beaucoup plus tard, secoué toute sa gangue médiévale, d'où cette continuité "rêvée" qui unit toujours prince et magistrat. Sous le fonctionnaire *letrado* perce encore le client. Continuité, et contiguïté aussi, nous restons dans la tradition des lignages, des clans, des *bandos*⁵. Le vocabulaire explicite, déjà passéiste en plein XVII^e siècle, alors qu'il se survit, renforce cette idée: le *criado* est le domestique au sens noble, celui qui a été élevé dans la *domus* du maître; quant au *paniguado*, il est difficile de trouver terme plus imagé et plus archaïsant. Tout aussi archaïques, les tournures des suppliques que les fonctionnaires, ses *criados*, adressent au roi, lui demandant de pourvoir à leurs besoins, littéralement, de "leur donner à manger", ainsi qu'à leur famille. À des niveaux plus modestes, tout détenteur de pouvoir dans le monde hispanique (pour ne pas dire plus), et ses fidèles sont impliqués dans des schémas semblables, qu'on les baptise *parentela*, *deudos*, *allegados*, voire famille dans le cas des prélats, ou lignage, clan ou clientèle dans un vocabulaire plus moderne.

La présence du roi s'étend partout, donc la relation avec le dernier de ses serviteurs est directe, non-médiatisée. N'est-il pas le père fondateur (par ancêtres interposés) de la "nation" (le terme existe dès le XVI^e avec ce sens) espagnole? La mystique royale supplée au reste, et un texte du carme fray Antonio de Santa María, à propos de Philippe IV, rassemble le tout: "... principe tan prudente, señor tan amable, dueño tan cariñoso y successor tan catholico, estimador de sus vasallos, padre de su Monarquía"⁶.

Le roi lui-même ne négligeait pas certaines réalités et fictions: tous les Grands d'Espagne étaient ses

cousins, les premiers d'entre eux par consanguinité, et on pourrait alors parler de népotisme, ceux qui suivirent, par privilège, et nous rejoignons alors les réseaux de clientélisme. La monarchie, au XVII^e siècle, sut jouer de ce système: le *valimiento* peut être compris de diverses façons, en particulier comme une main-mise de la noblesse sur l'institution étatique; mais c'est aussi l'appui direct que la Couronne reçoit de tout un secteur nobiliaire. Lorsque Olivares arrive aux affaires, c'est le réseau du clan des Guzmán qui le soutient. Chef de *bando*, le comte-duc fut lui-même victime des autres lignages aristocratiques en 1643.

Ceci avait lieu à la tête de l'Empire: il est tentant de cerner son prolongement à l'autre extrémité, aux confins du monde hispanique. Soit un royaume autonome, qui dialogue directement avec Madrid, grâce à son président-gouverneur, son Audience, son évêque, par-dessus Mexico, tête de la vice-royauté à laquelle il appartient. Notons, d'entrée, qu'il n'existe pas ici de *cortes*, corps intermédiaire où l'État aurait pu puiser une fraction de sa clientèle. Même si la Couronne trouvait des avantages à un tel vide (elle avait suffisamment à supporter les éclats de certaines *cortes* de la péninsule), l'absence de ce rouage pouvait constituer une limite⁷.

Comme ce territoire est situé au nord-ouest de la Nouvelle Espagne, il sera appelé, tout naturellement —à la suite d'une décision royale de 1531—, Nouvelle Galice. Évidemment, sa première capitale sera Compostela, vite supplantée par une ville moins excentrée, Guadalajara. Ce qui manque le moins, c'est l'espace: la Nouvelle Galice couvre près de la superficie de la France. Ce qu'il faut le plus, c'est de la patience: entre Guadalajara et Mexico, de 10 à 20 jours de voyage sont nécessaires, de trois à quatre entre Guadalajara et Compostela, plus à l'ouest encore. Quant à Madrid... Ce qui manque le plus cruellement, c'est l'homme: au XVII^e siècle, dans la partie la plus peuplée, le sud-ouest —qui constitue le district fiscal de la *caja real* (trésorerie) de Guadalajara—, il n'est guère plus d'un habitant tous les 3 ou 4 km². Et les moyennes, ici plus qu'ailleurs, mentent: vers 1600, Guadalajara rassemble peut-être le dixième de cette population; vers 1700, près du quart. En dehors de la capitale, les listes fiscales font apparaître moins d'une cinquantaine de villages indiens, où l'on compte souvent, vers 1650, une poignée de tributaires. Le peuplement hispanique est, par nature, plus volatil, disséminé entre des centres miniers, à l'existence parfois éphémère. Hormis Zacatecas, dont la

population est difficile à évaluer, et Guadalajara (de 3 000 habitants en 1600, à 10 000 en 1700), tous les autres foyers espagnols, même lorsqu'il s'agit de pompeuses *villas* ou *ciudades*, n'ont que quelques dizaines de familles, au mieux. En 1672, Compostela, la capitale déchue, ne peut aligner, en formation de combat, que 114 hommes (y compris les sang-mêlé): probablement moins de 500 habitants au total⁸.

Comment le pouvoir central a-t-il réussi à s'adapter à des conditions si contraires, puisque, tout à la fois il devait lutter contre la démesure et l'exiguïté? Ces isolats humains, perdus dans leurs archipels terrestres offraient les conditions idéales pour constituer des structures de pouvoir comparables à celles que l'État central lui-même utilisait sans trop de scrupules: népotisme et clientélisme. Les uns et les autres accepteraient-ils ce jeu en abîme?

En tout cas, de prime abord, les représentants du pouvoir, sur place, étaient amenés à reconnaître que les règles du jeu ne fonctionnaient pas comme en Espagne. En 1580, le vice-roi de Mexico, écrivait à son successeur:

... no hay chico ni grande, ni persona de cualquier estado, que sepa acudir a otro sino al virrey en toda suerte de negocios que espantan, porque hasta los enojos y niñerías que pasan entre algunos en sus casas, les parece que si no dan cuenta de ello al virrey, no puede haber buen suceso. Y visto yo que la tierra pide esto, y que el virrey ha de ser padre de todos, y que para ello ha de pasar por todo esto y poner la mano en todo, y oírlos a todas horas, sufrílos con paciencia, me ha sido forzoso hacerlo⁹.

Produit par des vides multiples (absence de corps intermédiaires, de larges couches dominantes), par des peurs répétées (de l'espace, des masses indigènes, puis métisses, mais toujours asservies...), le réseau patriarcal monarchique risquait donc d'être parasité, depuis le bas.

D'où le souci, à certains égards excessif et irréaliste, d'enfermer le "corps de l'État" dans ces terres lointaines, dans une sorte de mandorle, aussi étanche que possible: pas de contamination matérielle. C'est par un rare privilège, et arguant de la pauvreté du pays, que les *oidores* de Guadalajara obtinrent de pouvoir y acheter leur demeure. Pas de promiscuité familiale —pas de mariage dans le ressort—, ni spirituelle —pas de liens de compérage. Jusqu'à la simple sociabilité était surveillée, sinon interdite. Les liens biologiques semblent avoir été les plus persécutés, du moins tant que la majesté habsbourg

a été en mesure de faire respecter ses principes, c'est-à-dire essentiellement au XVI^e siècle. C'est que le sang, dans cette société, agitait des forces multiples, y compris magiques. C'est ainsi, et non comme un simple conflit de juridiction, qu'il faut entendre la "petite guerre" de Guadalajara dans les années 1580. Deux des *oidores* de Guadalajara s'étant alliés à de riches familles de leur circonscription, le vice-roi, qui avait déjà eu maille à partir avec ceux de Mexico, envahit le territoire de la Nouvelle Galice: on frôla l'affrontement¹⁰.

Par des règles de conduite aussi strictes (en théorie), l'État s'obligeait à une véritable auto-reproduction, presque un "inceste social", qui est finalement le reflet de l'inceste dynastique au sommet: la monarchie habsbourg n'aura pas seulement emprunté son origine herculéenne aux royautés hellénistiques. L'État pouvait d'ailleurs y gagner: la cohérence de son action était renforcée par l'origine commune de ses hauts magistrats, recrutés dans les six *colegios mayores* de la métropole. À Guadalajara, il y eut pratiquement un *continuum* d'anciens étudiants de Salamanque: un tiers des présidents de l'Audience avait été *colegiales* de cette université. Les règles édictées obligeaient à une circulation des femmes à l'intérieur du groupe. Cette stratégie était plus facile à suivre dans les grandes Audiences (Mexico, Lima)¹¹, qu'à Guadalajara, où le cadre humain était par force plus limité: pas plus de quatre à cinq magistrats à la fois. Mais des exemples précis d'endogamie s'y rencontrent. Dans la première moitié du XVII^e siècle, doña Leonor de Pareja y Rivera, fille d'*oidor*, épousa deux *oidores* du cru. Il est vrai que des fonctions exercées à l'échelle continentale permettaient de diversifier l'origine géographique, sinon sociale des épouses: le docteur don Juan Canseco de Quiñones, mort président de l'Audience de Guadalajara en 1640, avait épousé une fille du capitaine général du Chili.

Le caractère patrimonial, qui est encore largement celui de la monarchie espagnole aux XVI^e-XVII^e siècles, justifie par ailleurs des comportements similaires dans la haute administration: les *criados* de magistrat s'estiment en droit de prétendre à un statut semi-officiel, voire, très vite, à des charges et autres prébendes. C'est encore plus flagrant dans le cas des "familles" de prélat: il ne semble y avoir eu ici aucune contrainte législative, et très vite les proches de l'évêque se retrouvent dans le chapitre ou dans des cures opulentes¹². Dans la théorie, et surtout au XVI^e, on dénonçait de tels agissements: en 1551, Tomás López Medel brossait à l'empereur

le portrait idéal du président d'Audience, entre autre, "... que venga más por servir a V.A. y no por hinchar su cofre ni enriquecer a sus deudos, no ha de traer parientes ni allegados porque destruyen esta tierra"¹³.

Mais une telle pratique avait aussi ses avantages: la loyauté de cette kyrielle de parents et proches envers leur supérieur les introduisait dans le réseau d'influence de l'État. Frottés d'une teinture juridique, d'origine parfois relevée, ils pouvaient fournir de bons cadres dans des régions largement vides. Ils formaient par ailleurs la cour du pouvoir, le terreau sur lequel il pourrait se fortifier. Aussi la Couronne, dans la pratique, n'eut rien à redire lorsque Nuño de Guzmán, le futur capitaine général de Nouvelle Galice, débarqua au Panuco avec au moins 31 *criados*: certains, comme Pedro Núñez de Guzmán, Pedro Guzmán, ou son cousin Sancho de Caniega étaient des *deudos*; le plus grand nombre avait cependant dû être recruté en Andalousie, sur les embarcadères¹⁴. Dans cette phase préliminaire, le clientélisme exigeait, au plus, de solides espérances de fortune et de protection. La Couronne ne semble pas avoir davantage relevé les accusations portées, au début du XVII^e siècle, contre le vieux président de l'Audience de Nouvelle Galice, Santiago de Vera, entouré de 37 "*deudos y parientes*", dans une ville de moins de 200 chefs de famille (*vecinos*). Ici les liens sont plus serrés: un témoin déclare que tous "*comen y cenan a una mesa*"¹⁵.

Faut-il envisager une évolution cyclique des clientèles, allant vers un resserrement des liens; ou encore: y a-t-il continuité, dans le temps, entre clientélisme et népotisme? Basés sur une idéologie paternaliste, il ne saurait être surprenant que les liens de patronage prennent appui sur le modèle familial, évoluent en vieillissant vers une macro-molécule plus soudée. Des agrégats, au départ cimentés par les seuls intérêt et loyalisme, peuvent tendre vers des liens plus forts. Pour compléter la démonstration, redonnons vie au moyen terme que constitue le réseau du président Pedro Fernández de Baeza, qui sévit à Guadalajara de 1643 à 1655. Âgé d'une quarantaine d'années, ce patron ne pouvait se trouver, comme Vera, au sommet d'un ample réseau familial, d'autant que ses origines sont modestes, voire obscures. Comme Guzmán, mais de façon explicite, il a recruté certains de ses agents d'exécution dans la faune sévillane, et entre autres, son beau-frère, qui a le douteux honneur d'avoir été chassé de l'administration andalouse pour corruption... C'est que notre président est marié, accompagné de deux

fils adolescents, affligé d'une épouse vorace qui attire les "*guantes*" —manière castillane de qualifier le "graissage de patte". S'ajoute toute une tribu Baeza (oncles et cousins) qui tente de participer à la curée¹⁶. Le "système" Baeza est, au-delà d'une indéniabilité efficace, assez informe, conjuguant agents-clients et agents-parents, au grand déplaisir de ces derniers, qui s'estiment méprisés. D'où des heurts, une désagrégation rapide au moment de l'épreuve, lorsqu'arrive le visiteur général en 1650. Baeza meurt dans l'attente de sa destitution, et abandonné. Son réseau n'aura pas réussi à franchir le cap difficile. Cet échec était politiquement et socialement coûteux, il provoqua l'effervescence pendant quelques années, paralysa l'action du pouvoir régional de deux à trois ans, pesa comme une hypothèque sur la fonction de président-gouverneur jusque vers 1670. Pour la Couronne c'était le prix à payer pour éviter une ankylose des clientèles étatiques. Mais aussi comment échapper à ce dilemme des clientèles "impériales", trop étirées verticalement, de Madrid à Guadalajara?

Guadalajara: le marais des clientèles régionales

Activer les corps intermédiaires, à la fois courroie de transmission et de régulation, pouvait être une solution. Si, comme il a été écrit, il n'y eut pas de représentation régionale, malgré quelques tentatives liées aux premiers tâtonnements administratifs¹⁷, les échevinages, à l'échelon local pouvaient remplir ce rôle. Les premiers *cabildos* municipaux, liés à la conquête —comme celui de Veracruz—, ceux des grandes capitales, Mexico, Cuzco, puis Lima, têtes de vastes territoires, jouèrent des rôles politiques, fondateurs essentiels, par-delà toute manœuvre (et l'on sait le rôle joué par Cortés à Veracruz), tout clientélisme. Mais celui-ci était dans le fruit: la fondation de Santa Fe de Bogotá, à partir de trois osts rivaux en 1538, aboutit à la domination de la clientèle de Jiménez de Quesada; sur les 46 *alcaldes* et échevins connus pour 1539-1550, 34 étaient "*quesadistas*"¹⁸. Bien entendu, ils se partagèrent l'essentiel des dépouilles: 60% des premières *encomiendas*¹⁹. Institutionnellement, l'*adelantado* fondateur de ville, avait le pouvoir de placer ses hommes aux postes-clés, et de surveiller les autres: par un décret du 16 décembre 1532, Nuño de

Guzmán nommait dans la Guadalajara naissante trois *regidores* perpétuels, entérinait l'élection faite par la municipalité sortante des trois *regidores* annuels, et des deux *alcaldes ordinarios*²⁰. Cette mainmise, les aléas que souffre la carrière de Guzmán (il est arrêté à Mexico, en janvier 1537), les vicissitudes d'une ville encore itinérante, provoquèrent des crises dans ce mince tissu politique, que nous devinons, mieux que nous ne les connaissons: en 1538, le conseil municipal démissionna en entier²¹.

À cette faiblesse première, le *cabildo* municipal en ajoute une autre: la minceur du personnel. Nous disposons, pour 1532-1543, de lambeaux des tablettes consulaires de Guadalajara: au total 53 nominations, partagées entre 28 notables²². Parmi ceux-ci, à côté des *regidores* perpétuels, créatures de l'*adelantado*, certains se distinguent, comme le *conquistador* Miguel de Ibarra, quatre fois *regidor*, quatre fois *alcalde*. Désignation et cooptation: ces deux termes qui définissent les premiers échevinages sont comme un ferment du clientélisme, qui devait guider bon nombre des actions de la municipalité. Cependant ceci tend à faire oublier ce qui est encore, dans cette première moitié du XVI^e siècle, au cœur de la réalité: l'existence d'une communauté urbaine, formée de *vecinos*, ayant des privilèges précis. Qui plus est, s'agissant de soldats-colons, qui appellent un certain respect, et qu'il pouvait être nécessaire d'associer aux décisions vitales, au-delà de tout *bando*. Le droit municipal espagnol transporté aux Indes avait maintenu une vieille coutume médiévale, celle du "conseil ouvert" (*cabildo abierto*). Parfois, il est vrai, l'expression de conseil "élargi" serait plus juste. En 1541, lorsque Guadalajara est directement menacée par la révolte indienne, le gouverneur convoque, à deux reprises, l'essentiel de la communauté, c'est-à-dire le conseil "... con los capitanes que habia y la gente más principal de la Çiudad y vezinos"²³. Jamais on n'aura été aussi près de la démocratie directe, au point que le personnage principal de la seconde réunion est une femme, qui ose faire irruption (le *cabildo* était bien entendu réservé aux hommes), obtient la parole et emporte la décision. Jamais non plus on n'aura rejeté plus clairement toute allégeance clientéliste (l'ombre de Guzmán plane encore, le gouverneur Oñate mène son jeu): "... agora calla que es menester no haçer casso de votos tan bandoleros; el Rey es mi gallo"²⁴. Le chroniqueur ajoute: "... y todos contentos de que una mujer los sacasse de confusión". Le système des *bandos* pouvait en effet conduire à des heurts frontaux, sans autre issue que la paralysie. Dans ces cas,

seule une authentique démocratie, comme celle incarnée par Beatriz Hernández en 1541, pouvait dénouer la crise. Malheureusement l'évolution y fut contraire.

D'abord, fort heureusement, Guadalajara ne connaîtra plus d'heures aussi tragiques que celles de 1541. Le procédé du *cabildo abierto*, encore attesté au milieu du XVII^e siècle, devient en fait une force manipulable: une mobilisation pétitionnaire lorsque la municipalité l'utilise, un *lobby* lorsque le président Baeza fait appel à "ceux du commerce"²⁵. Parallèlement, la dégradation de l'autorité et des structures municipales rendait de plus en plus difficile le rôle de corps intermédiaire que le *cabildo* aurait dû jouer, sorte de paratonnerre contre les *bandos*, et point d'appui au "clientélisme" royal (loyalisme, si l'on préfère).

D'ailleurs, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, sur cette marche frontière agitée par l'interminable Guerre chichimèque, l'afflux d'aventuriers à la recherche de la manne argentifère, et la croissance exponentielle des troupes, la ville et ses institutions végètent. En 1582, le conseil municipal est pratiquement désert, alors que depuis 1560 Guadalajara est devenue capitale régionale: sur les huit sièges de *regidor* à pourvoir, il n'y a que deux titulaires, l'un aveugle, l'autre absent, car *alcalde mayor* en Nouvelle Espagne²⁶. Ville d'*encomenderos*, d'abord, Guadalajara profita de leur splendeur, puis très vite pâtit de leur déconfiture! Ville d'arrière-frontière, loin des filons argentifères, elle ne reçoit que les échos étouffés du fracas frontalier.

Elle ne connut donc qu'imparfaitement cet "âge d'or" de l'hospitalité et du clientélisme que traversèrent, vers le milieu du XVI^e siècle, Mexico, les grands centres miniers, certains territoires septentrionaux. Il se recréa, souvent pour un temps bref, une société d'opulence, des tissus sociaux empreints de nostalgie féodale. C'est l'univers des nourris, des commensaux que l'on ne reverra plus. À Mexico, le vice-roi Velasco l'Ancien donnait l'exemple,

... muy como señor, teniendo muy principal casa, de muchos criados —caballeros [...]; hacia plato ordinario de más de treinta o cuarenta de mesa. Todos los dias de esta vida, a los que querian ir a ella [entiéndese personas que mereciesen el lugar]²⁷.

À Guadalajara même, quelques demeures, dont celle de Miguel de Ibarra, "... fueron cassas do se hallaba todo socorro, y eran como publico mesón de yentes y vinientes". Et Tello, qui écrit un siècle plus

tard, de soupirer: "... estas y otras cossas habia en aquellos siglos dorados"²⁸.

Le même chroniqueur, après avoir encensé le caractère hospitalier, protecteur qu'offrent les liens de patronage, nous en révèle l'envers, à travers les excès de Martín de Gamón et ses complices, tous Biscayens —les liens de la terre sont essentiels pour ces déracinés. Ces fiers-à-bras écument la lisière minière, toujours se heurtant à la justice, toujours plus au nord. L'impunité que leur assure le jeune Francisco de Ibarra (autre Biscayen), neveu du gouverneur et apparenté au vice-roi Velasco les enhardit: ils incitent leur patron, encore adolescent, à entreprendre la conquête de ce qui sera la Nouvelle Biscaye. Les premiers échecs rompent la belle harmonie entre rufians et protecteur: celui-ci exécutera la sentence que de nombreuses justices avaient déjà prononcée²⁹. Le cas est extrême mais il montre que sous le vernis d'un vocabulaire archaisant se cachent parfois des réalités beaucoup plus prosaïques: dénonçant la petite cour qui entoure le président Vera, Gerónimo Conde se gausse des écuyers qui, en d'autres lieux, ne mériteraient pas même le titre de garçons d'écurie³⁰. Quant aux liens entre Ibarra, Gamón et autres *valentones*, ils sont au plus dignes du gangstérisme.

L'instauration d'une Audience (1548) et l'installation à sa tête d'un gouverneur-président (1572) devaient canaliser ces forces sauvages au seul profit de la Couronne, ou du moins tenter de les neutraliser. Le renforcement des justices municipales pouvait aller dans le même sens. La vénalité des offices de *regidor* se met en place entre 1554 —date à laquelle, en Amérique, la vente est considérée comme le système normal de nomination— et 1606 (la pleine propriété est reconnue, grâce à la *renunciación*). Quel sens faut-il donner à ces mesures? Les difficultés traversées par la Monarchie suggèrent une réponse claire: "... se antepusieron el beneficio y aprovechamiento de la Hacienda real al respeto de derechos individuales adquiridos sobre algún oficio, o a la selección de la persona moralmente más idónea para un oficio mandado vender"³¹.

Cependant cette logique n'entraîne pas forcément en conflit avec d'autres qui pouvaient viser à faire de l'échevinage un rouage solide de la machine, et des échevins des clients de l'absolutisme royal, dans le cadre de la société d'ordre. Aussi ne faut-il pas s'étonner que dans les années qui précèdent l'instauration définitive du système vénal, le pouvoir s'emploie, à Guadalajara, à accorder certains avan-

tages aux échevins, comme une plus grande accession aux *mercedes* de terres³².

Quelles qu'aient été les arrières-pensées de la Couronne, dans le cadre de Guadalajara (et nous ne sommes pas loin de penser que son cas fut ici exemplaire), ce fut vite un échec: le devenir des charges de *regidor*, après 1606, est celui d'un rapide déclin. L'office valait 500 pesos en 1606, 300 en 1653, 100 en 1740³³. Ceci s'accompagne d'une désertion du conseil municipal, comme dans la seconde moitié du XVI^e: selon les sondages que nous avons effectués régulièrement de 1608 à 1668 (correspondant au premier livre d'*Actas de cabildo* conservé)³⁴, on ne compte en moyenne que de trois à quatre membres du conseil présents. De 1661 à 1668, un seul *regidor* procède aux élections annuelles! L'univers est aussi étroit si l'on s'en tient aux individus eux-mêmes: tout compris —intérimaires et provisoires—, il n'y a guère qu'une trentaine d'individus qui apparaissent sur les tablettes de ces 60 années, surtout avant 1630 et la décadence déclarée. Deux hommes, l'*alférez mayor* Ibarra, un propriétaire terrien, et Martín Casillas, architecte de la cathédrale, ont été les piliers de l'institution. Peut-être avons-nous là une des causes de l'échec: l'hétérogénéité, l'instabilité des élites locales, qui sont sollicitées par des fortunes diverses, le tribut indigène (*encomiendas*), la terre, les mines, le commerce. Tout ceci dans une ville qui ne dépasse pas 5 000 habitants en 1650. Un excès de potentialités? Trop sollicités, d'échec en reconversion, les réseaux ont du mal à se consolider. D'autant que l'échevinage est vite apparu comme une coquille vide: sans grandes ressources, simple entreprise à spectacles, il était sous la férule rigide de l'Audience.

Lorsque, dans la seconde moitié du XVII^e siècle d'authentiques réseaux s'organisent dans la ville, autour de quelques grandes firmes commerciales, ce sera hors du conseil municipal, souvent en étroite liaison avec l'autre compagnie, le chapitre. Le grand marchand Agustín de Gamboa, en dehors d'une nébuleuse où il associait liens de sang et d'affaire, était apparenté par sa femme aux De la Peña (père et fils), éminents dignitaires du chapitre, et hommes de négoce (le père avait commencé comme *mercader*). Agustín voyait loin: il fut tuteur de deux orphelins qui accaparèrent, à partir de 1693, la prébende *magistral*³⁵. Et il sut fidéliser ses clients, même chanoines: lorsque le doyen du chapitre, don Baltazar de la Peña meurt en 1689, tous les marchands avec lesquels il est en affaire appartiennent au clan Gamboa³⁶. Insistons: si les Gamboa avaient

accaparée la charge d'*alguacil mayor* du Saint Office, si l'un des gendres, *mercader*, acheta l'office d'*escribano mayor de cámara* de l'Audience, le clan resta imperméable au conseil municipal. Ne pouvant tout tenir, on négligea le maillon le plus faible.

Dans quelle mesure ceci ne fut-il pas la politique suivie dans l'ensemble du Mexique colonial, même avec des nuances? En 1748, le curé de Ciudad Real du Chiapas écrivait:

... el gobierno politico está reducido a un alcalde mayor y su teniente general, y un escribano, porque el ayuntamiento que tenia como ciudad se extinguió el año de 1733 por la inopia de vecinos, y mas que por esto, por la suma cortedad del lugar y carecer sus moradores de facultades para mantener con lustre su cabildo.

Cette défaillance est d'autant plus remarquable que l'état ecclésiastique, en particulier le chapitre, est lui au complet³⁷. Désertés par les élites, les municipalités furent-elles seulement réinvesties à l'aube de l'Indépendance, lorsque les créoles cherchaient des tribunes accessibles? Il est significatif qu'à Guadalajara, où l'institution fut particulièrement maltraitée, son *Memorial petitorio* de 1817, qui appelait à plus d'autonomie, dut être cosigné, pour plus de poids, par le chapitre³⁸.

La mise en sommeil d'un organisme comme le conseil municipal, traditionnellement vecteur des libertés locales fit-elle l'affaire de l'État? On ne saurait l'affirmer: elle ne lui évita pas les conflits, et même elle leur donna une allure plus archaïque et insidieuse. Un cran au-dessous de Guadalajara, le conflit qui oppose la ville de Compostela au représentant de la Couronne, l'*alcalde mayor*, pendant près d'un siècle est éclairant: l'éloignement de l'ombre portée de l'Audience laisse libre jeu aux mécanismes "naturels", quasiment biologiques.

Compostela: "todos deudos y allegados"

Guadalajara, avec quelques centaines de *vecinos*, quelques milliers d'habitants, avec ses instruments de pouvoir (Audience et Évêché), son rôle de capitale, voit arriver jusqu'à elle les influences du grand large impérial. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ses marchands commercent directement avec Séville, elle s'essouffle à suivre la mode venue d'Espagne, flotte après flotte³⁹. Compostela, capitale déchue, est excentrée dans la Nouvelle Galice, et plus

encore dans l'ensemble mexicain. Située au-delà de la Sierra Madre, proche d'une côte pacifique alors sans ouverture, elle participe d'une autre logique, d'une autre mesure du temps, comme les autres petits centres hispaniques, Chiametla, Culiacán, créés comme points d'ancrage, au lendemain de la conquête de 1530, ou surgis à l'occasion de *bonanzas* argentifères (Rosario, mines de Espíritu Santo). On pourrait dire de ses habitants ce qu'écrivait vers 1600 l'évêque Mota y Escobar de ceux de Culiacán:

... puedese comparar la gente de esta villa a la primera familia que tuvo Adán y sus hijos, porque no piensan ni entienden que haya otra gente en el mundo y asi se esta en el traje y primer vestido que metieron allí Nuño de Guzmán y los suyos; no curan de nuevas ni de saber si hay guerra o paz en el mundo, ni si va o viene flota; nadie gasta papel en el pueblo, sino sólo el escribano⁴⁰.

Mota y Escobar a l'art de la synthèse, aussi pourra-t-on lui emprunter l'essentiel de sa description de Compostela, pour compléter le cadre:

... de hasta veinte vecinos españoles [...]. Hay en su circulo pueblos de indios de poca gente; tiene estancias y labores donde se coge mucha cantidad de trigo y maiz, y hay mucho ganado mayor y menor de ovejas, cría de mulas y de la cerda [...]. Hay aquí en esta ciudad cuatro molinos de agua para moler trigo⁴¹.

L'évêque était de passage, le prêtre Lázaro de Arregui, qui écrit en 1621, habitait près de Compostela: il ajoute une dimension sociologique et une atmosphère utiles ici.

En ella tuvo su asiento primero la Real Audiencia y estuvo mucho tiempo (en fait à peine 12 ans), y fue habitada y poblada de mucha gente muy noble, de los conquistadores y pobladores de este reino, cuyos cuerpos yacen en una pobre iglesia de esta ciudad, y cuyas muertes y mudanza de la real audiencia se han casi acabado esta población, quedando tan solamente de su antigua nobleza solas dos casas de aquellos caballeros que la poblaron en su principio, y en otras 9 ó 10 de vecinos, gente pobre⁴².

Un document de 1678, sur lequel nous reviendrons, donne la liste de cette dizaine de familles: "... las casas troncales son Bracamontes, Haros, Pinas, Maldonados, Tobares, Abenas, Partidas, Contreras, Albares y Aguilares"⁴³. Retenons que Bracamonte et Haro constituent les seuls vestiges de cette "ancienne

noblesse", même si certains pouvaient prétendre à une origine presque aussi relevée (les Tovar), ou ancienne (les Piña figurent parmi les fondateurs de la ville)⁴⁴. Terminons par le portrait physique de la ville, tel qu'il est suggéré par la *Relación geográfica* rédigée en 1584 par le lieutenant d'*alcalde mayor*: "... esta ciudad son las cassas de adobes y cubiertas con soberados y cobertor de paxa, entresuelos sin altos, sino es los baxos"⁴⁵.

Une dizaine de familles "espagnoles" à Compostela vers 1620; un quinzaine (mais en comptant neuf militaires) dans le préside, plus au nord, d'Acapone-ta; une trentaine dans ce Finisterre qu'était Culiacán. Voilà une médiocrité généralisée, et pas seulement au niveau des chiffres. Dans un contexte tout à fait comparable, en 1604, le gouverneur de Cuba évoquait "une justice de compères"⁴⁶: peut-on approfondir? Il semble que dans les années 1670, après bien du laxisme, le pouvoir régional ait tenté de reprendre les choses en main: en tout cas, le président de l'Audience se mêla du mariage de l'*alcalde mayor* d'Aguascalientes⁴⁷, et en 1675, le procureur (*fiscal*) de l'Audience s'en prenait directement à l'administration de la ville de Compostela. Son attaque était précise: bien que "... el dia de oy que con el transcurso del tiempo los pocos vecinos que han quedado en dicha ciudad son todos deudos y allegados ...", ce qui paralyse les causes judiciaires, ils interdisent à l'*alcalde mayor* de la province d'exercer son autorité sur la ville, prétextant divers privilèges accordés, en appel, par l'Audience de Mexico, en 1564⁴⁸. Le *fiscal* met en évidence nombre d'irrégularités: la municipalité est incapable de présenter les jugements de résidence (obligatoires) que devaient subir les *alcaldes ordinarios* à la sortie de leur charge annuelle, on utilise du papier timbré périmé. Pour le reste la situation du conseil rappelle ce que nous connaissons déjà: en 1678, faisant le tour des consulaires de Compostela, le *fiscal* concluait: "... en la dicha ciudad no ay rexidores y los que se supone lo son, estan sin titulos de los oficios y sin aver pagado a su magestad el valor de ellos"⁴⁹.

En 1682, il revenait à la charge, demandait la non-élection d'*alcaldes ordinarios* (c'était condamner la municipalité): "... por estar vacos todos los regimientos de aquella ciudad"⁵⁰.

En fait, si le conseil municipal était légalement moribond —et sans doute depuis longtemps—, l'esprit de clocher (nous n'osons dire civique) était vivace. Aurait-on pu concevoir autrement que cette petite république exotique maintienne plus d'un

siècle son combat pour la défense de ses privilèges? L'action même du *fiscal* semblait contribuer à la souder: le 27 juin 1678, l'Audience ordonnait qu'un *cabildo abierto* ait lieu. Il se tint le dimanche 22 juillet, après la grand-messe, "*abiendo mucho concurso de jente*". Il en résulta une lettre-pétition. La ville faisait valoir ses mérites, ses droits à la gratitude royale (elle avait lutté contre les Hollandais, les noirs marrons, les Indiens de guerre). Surtout, ces lointains sujets du faible Charles II entendaient défendre "*nuestro antiguo derecho, privilegio, costumbre y jurisdicción*", avec les mêmes mots que ceux qu'une municipalité catalane aurait trouvés: néo-foralisme à l'américaine? Archaïsme et nostalgie d'un Moyen-Âge seulement rêvé ici? Peu importe, au premier abord, la lettre traduit un unanimité sans faille, que confirment les signatures de 35 *vecinos*⁵¹. Il est temps de s'occuper de plus près de ceux qui s'autodénoiaient "*los probes vecinos*" de Compostela.

Une surprise: deux ans plus tôt, le *fiscal* avait fait dresser une liste des 40 chefs de famille espagnols (dont huit femmes)⁵²; avec certitude nous ne retrouvons que 12 personnages. Même en tenant compte des difficultés de lecture des paraphes, du flottement de l'anthroponymie dans ces sociétés⁵³, on ne peut espérer faire coïncider plus d'une vingtaine d'identités, sur la trentaine en présence. Il est remarquable que les représentants de la municipalité, en juillet 1678, n'aient pas signé. N'étaient-ils pas présents? Ont-ils préféré s'effacer derrière le "corps urbain", conduit, semble-t-il, par son curé? C'est peu probable. Plus certainement il s'est produit une scission, entre une élite, passablement à l'étroit dans les limites de Compostela (nous y reviendrons), et le gros des notables, plus attachés à leur autonomie.

Le révélateur est, le 30 mai 1678, une échauffourée, comme il devait s'en produire beaucoup. Don Joseph de Lima vient demander à l'*alcalde ordinario* don Pedro de Ávalos Bracamonte (à la fois son cousin et son gendre) de saisir, pour 30 pesos, les biens d'un certain Joseph Cortés, *vecino* de la ville⁵⁴. L'affaire dégénère: ledit Cortés, appuyé sur ses cousins Joseph et Laureano Muñis, s'oppose par la force. Sommés de rendre les armes, ils refusent, se retirent "*a sagrado*", au milieu de la neutralité générale. L'*alcalde*, découragé, écrit à l'Audience: "... puseme ajustar los autos y los testigos que fueron muchos no es posible aserlos que declaren la berdad lisa y llanamente por estar aunados y confederados los unos con los otros"⁵⁵.

Scandalisée, l'Audience, fin juin, imposera de lourdes amendes aux turbulents cousins. S'agissant de faire pièce au pouvoir régional, un mois plus tard, faut-il s'étonner que la tribu Cortés-Muñis soit au grand complet (pas moins de six représentants directs), appuyée sur certains apparentés (Oballe ou del Valle, Aro y Colio). Aucun Lima (ils semblent peu implantés à Compostela), seulement deux Bracamonte (ils sont les seuls parmi les signataires à se parer du don), dont l'un est parent, par sa femme, des perturbateurs de mai⁵⁶.

Le *cabildo abierto* du 22 juillet 1678 est-il une petite révolution municipale? La victoire des petits sur les gros? Dans une certaine mesure seulement. Pour mieux comprendre les enjeux, il faut analyser de plus près la composition du conseil municipal dans ces années 1675-1678, pour autant que l'on puisse la déterminer. En 1675, don Pedro de Ávalos Bracamonte était déjà *alcalde* (et président) du *cabildo*, associé à Diego de Haro y Colio, second *alcalde*, Diego Báez Acevedo était *regidor*, Alonso Muñis de Belasco *procurador* de la ville⁵⁷. Si pour 1676, il est fait mention d'un certain Sebastián Pérez de Guzmán, comme *alcalde*, et de Diego de Tovar y Abena, *procurador general*, ces personnages restent relativement obscurs pour nous: Pérez de Guzmán signera la lettre-pétition, les Tovar sont notoirement alliés aux Haro et aux Cortés, comme le prouve la généalogie de doña Francisca de Tovar⁵⁸. Ce n'est ici qu'une fraction de la municipalité, celle des Haro-Muñis-Cortés.

En 1678, le conseil municipal refait surface, dans sa totalité, sinon dans sa nouveauté: c'est bien sûr le même régidor-propriétaire, mais, phénomène surprenant, les *alcaldes* sont ceux de 1675, il ne semble plus y avoir de *procurador*, mais le *depositario* est Rodrigo de Haro, frère de l'*alcalde* Diego de Haro y Colio⁵⁹. Au-delà des imbroglios familiaux que nous avons du mal à démêler, un *modus vivendi* s'est établi, qui maintient les rapports de force au sein de la municipalité, les Bracamonte étant un peu isolés, mais en situation prééminente, face aux Haro-Muñis-Cortés (et maintenant Tovar). Quant au *regidor* Báez Acevedo, élément stable, il assume une relative neutralité: élément extérieur à la ville, il est pratiquement apparenté à toute celle-ci à travers son épouse, doña Juana de Tovar y Haro: sur la quarantaine de *vecinos* que compte la ville, le fiscal (ou son informateur) lui attribue pas moins de 27 apparentés, mais pas de Bracamonte⁶⁰. Ce dernier point confirme la présence de champs magnétiques qui s'opposent: cette stratégie matrimonia-

le fondée sur des incompatibilités est traditionnelle⁶¹.

Si les noms que nous répétons depuis des pages ennuiant le lecteur non prévenu, ils font depuis longtemps les délices des généalogistes de l'ouest mexicain, et il est temps d'éclairer notre lanterne. Au lendemain de la fondation de Compostela par l'ost brutal de Nuño de Guzmán, qui en fit sa capitale, la ville était dominée par un trio "... de los mayores caballeros que habia en Compostela ...", selon le chroniqueur Tello: don Álvaro de Tovar, don Manuel Fernández de Hajar et don Álvaro de Bracamonte. Ils épousèrent les trois filles du secrétaire (et parent) de Guzmán, don Pedro Ruiz de Haro, par ailleurs propriétaire des mines de Espíritu Santo. Dès le départ, les lignages de Compostela s'établirent sur des pratiques endogamiques étroites. Le reste, tel qu'il est rapporté par Tello, est habituel:

... estos tres caballeros... edificaron cassas en el sitio donde su suegra Leonor Arias tenia la choza de su vivienda, y el uno de ellos edificó un palacio tan grande, que en el patio se corrian toros, porque el sitio era muy deleitoso, con unos llanos muy anchos y espaciosos, y por los muchos regalos que allí habia, pasatiempos y gustos que con la riqueza tenian los que allí vivian, se llamó la Milpa de Miravalles⁶².

Ce nouveau Crésus était très certainement don Álvaro de Bracamonte, d'où sont issus les comtes de Miravalle⁶³.

Et voici un autre aspect de la prééminence des Bracamonte, qui se concrétise dans le dernier quart du XVII^e siècle: don Alonso de Ávalos de Bracamonte, fils de notre don Pedro, se vit concéder le comté de Miravalle en 1690. Don Alonso (qui n'apparaît déjà plus comme *vecino* de Compostela en 1676) séjournait plutôt à Mexico, où naît en 1678 le futur second comte. Les Bracamonte, après un siècle et demi d'alliances et de médiocrité locales, prenaient le large. Pour mettre en évidence le fait, le vieux patriarche don Pedro venait d'épouser la fille de sa cousine, doña María de Bracamonte, et de don Joseph de Lima y Padilla, par ailleurs *regidor* de Guadalajara⁶⁴. Don Alonso épousait en 1671 une dame dont les noms enferment tout un armorial: María Catalina de Espinosa de los Monteros Hajar Orendain Bracamonte. Les Orendain étaient notaires et propriétaires terriens à Guadalajara, les Espinosa de los Monteros appartenaient à un des clans de *mercaderes* parmi les plus dynamiques de cette même ville. Revenons sur ce grumeau

patronymique: l'étalage des noms n'est pas simple fatuité, il permet d'identifier, de concrétiser ces montages patients que sont les réseaux familiaux. Cette kyrielle estampille ici une femme, autre élément révélateur: l'épouse est le pivot de ces constructions, qui parfois se réduisent à des échanges de femmes et de dots⁶⁵.

Si les Haro semblent s'être laissés aller à des alliances avec de petits boutiquiers, et c'est ce que semblent être les Muñis et les Cortés, d'après leurs biens saisis en 1678⁶⁶, les Bracamonte nous entraînent dans un tout autre registre. D'où aussi leur isolement: malgré tout leur prestige, leur *bando* est socialement moins puissant à Compostela que celui de leurs adversaires. À travers leurs accointances avec Guadalajara et Mexico, ils participaient d'autres réseaux. Leur absence (partielle) du *cabildo abierto* de juillet 1678 tient peut-être de la trahison. Mais c'est finalement eux, vendant leurs troupeaux à Mexico, qui devaient assurer (appuyés en cela sur les Haro) la prospérité de la région, alors même que Compostela périclitait au XVIII^e siècle, au profit de Tepic —où siégeait l'*alcalde mayor*⁶⁷.

Être *deudos* et *allegados* n'empêcha pas la création de *bandos*. Ici leur formation a des origines claires: la prééminence d'une famille déséquilibre l'ensemble. La stratégie extra-locale qu'est amené à avoir le groupe dominant accroît, en réaction, les tensions. Cette stratégie favorise l'intrusion de forces externes (ici l'Audience et l'*alcalde mayor*). Elle oblige l'autre *bando* à se replier sur des positions autonomistes, finalement peu défendables, et que le temps va irrémédiablement éroder.

Que retenir de ces jeux de "systèmes", parallèles, emboîtés, contraires? D'abord, précisément, leur extraordinaire fragilité, la grande mortalité des clientèles, même si l'armature, impériale, perdure près de trois siècles. Mais, dira-t-on, c'est presque la même longévité pour les Bracamonte: seulement, leur système, s'il tient du *bando* à Compostela, n'y est pas forcément inscrit dans des structures de clientélisme. Avec leurs travailleurs (*peones*), leurs esclaves, ils sont dans une autre logique. Et comtes de Miravalle, liés aux milieux d'affaires de Mexico et Guadalajara, ils ferment, en contrebas, un pan de clientèle impériale et régionale, ils ne l'ouvrent pas.

D'où un paradoxe: pourquoi, dans ce monde vide des XVI^e-XVII^e siècles, où, par définition, le clientélisme est la seule condition d'émergence, cet échec, à terme, des cas particuliers? C'est que, précisément, l'homme est tellement rare, que les liens personnels court-circuitent tout, transgressent la hiérarchie des

réseaux: et le dernier esclave de Guadalajara peut en appeler directement au président-gouverneur⁶⁸, comme le plus humble sujet du monarque peut lui envoyer ses suppliques, de conscience à conscience. Souvenons-nous de l'avertissement du vice-roi Martín Enríquez à son successeur, en 1580.

Bien sûr, les clientèles existent: chaque vice-roi, gouverneur, *oidor* installe la sienne, chaque *merca-der* s'insère dans les mailles d'un réseau parfois dilaté⁶⁹. Mais comment ne pas retenir, au niveau local (à Guadalajara, à Compostela), une impression de désharmonie, comme du gaspillage. C'est que là, les liens verticaux —essentiels dans le clientélisme— s'estompent un peu; l'échec des structures municipales élimine un principe structurant, ne permet plus de recouvrir d'un voile vertueux la réalité de cette "justice de compères". C'est que, encore, la montée de l'état de droit marginalise légalement ce qui fut un mode social et politique d'exercice du pouvoir.*

Notas

- 1 *Dos cartas del oidor Tomás López Medel*, Guadalajara, 1980: 68.
- 2 *Testimonios de Guadalajara*, Mexico, 1942: 56.
- 3 Texte signalé par M.-D. Demélas et J. Santos Vargas, *Diario de un comandante de la Independencia americana, 1814-1825*, Mexico, 1982: 118.
- 4 *Idem*: 289.
- 5 *Bando*, dont nous ferons un important usage, dans la suite, ne doit pas être confondu avec clientélisme: il y a plus la notion de parti, voire d'affrontement et d'illégalité (banditisme y trouve son origine). C'est un élément important de la vie politique des cités méditerranéennes, et d'abord italiennes, avec les Guelfes et les Gibelins. Pour l'Espagne moderne, voir Guy Lemeunier, *Economía, sociedad, y política en Murcia y Albacete (s. XVI-XVIII)*, Murcie, 1990: 267-296.
- 6 *Patrocinio de Nuestra Señora en España*, Madrid, 1666, fol. 88.
- 7 Sur l'utilisation par la Couronne de France de tels réseaux de clientèle, voir Daniel Hickey, Tailles, clientèle et absolutisme: le Dauphiné aux XVI^e et XVII^e siècles, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1992: 263-281.
- 8 Biblioteca Pública del Estado de Jalisco (dorénavant BPEJ), arch. *real audiencia, ramo civil*, caja 8, exp. 8, fol. 11r.
- 9 *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, édition de Ernesto de la Torre Villar, Mexico, 1991, t.1: 177.
- 10 Richard E. Greenleaf, La pequeña guerra de Guadalajara, 1587-1590, *Jalisco antes de la Independencia*, Guadalajara, 1976: 123-130.
- 11 Voir Guillermo Lohmann Villena, *Los ministros de la Audiencia de Lima (1700-1800)*, Séville, 1974, surtout le chapitre VIII.
- 12 Thomas Calvo, *Poder, religión y sociedad en la Guadalajara del siglo XVII*, Guadalajara, 1992, notamment chapitre III.

- 13 *Op. cit.*: 104.
- 14 *Epistolario de Nueva España*, t.I: 95-97.
- 15 Thomas Calvo, *La Nueva Galicia en los siglos XVI y XVII*, Guadalajara, 1989: 137.
- 16 *Idem.*
- 17 J.E. Casariego, *El municipio y las cortes en el Imperio español de Indias*, Madrid, 1946: 96-102.
- 18 Manuel Lucena Salmoral, Bogota y las tres huestes, estudio comparativo del reparto de oficios concejiles y encomiendas, dans Francisco de Solano (coord.), *Estudios sobre la ciudad iberoamericana*, Madrid, 1975: 142-143.
- 19 P. 150.
- 20 Fray Antonio Tello, *Crónica miscelánea de la sancta provincia de Xalisco*, libro segundo, vol. I, Guadalajara, 1968: 236-237.
- 21 Tello, *op. cit.*, vol. II, Guadalajara, 1973: 94-95.
- 22 Chiffres glanés à travers les chroniques de fray Tello, *op. cit.*, et Matías de la Mota Padilla, *Historia del reino de Nueva Galicia en la América septentrional*, Guadalajara, 1973, 626 p.
- 23 Tello, *op. cit.*, vol. II: 235.
- 24 Tello, *op. cit.*: 239.
- 25 Calvo, *Poder...*: 56-57.
- 26 *Relación de los pueblos de su Magestad*, (*Guadalajara-Anasco-Tetlan*) (I): 21.
- 27 Juan Suárez de Peralta, *Tratado del descubrimiento de las Indias*, Mexico, 1949: 99.
- 28 Tello, *op. cit.*, vol. II: 375-376. Ces divers aspects ont été amplement développés par F. Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique*, Paris, 1952: 32 et suivantes.
- 29 Tello, *op. cit.*, vol. III: 24-39.
- 30 Calvo, *La Nueva Galicia ...*: 138.
- 31 Francisco Tomás y Valiente, *La venta de oficios en Indias (1492-1606)*, Madrid, 1982: 100.
- 32 Mota Padilla, *op. cit.*: 247; J. H. Parry, *The Audiencia of New Galicia in the Sixteenth Century*, Cambridge, 1968 (1^{re} éd. 1948): 135.
- 33 Calvo, *Poder...*: 59.
- 34 *Archivo municipal de Guadalajara*.
- 35 *Archivo de Instrumentos Públicos de Guadalajara* (dorénavant AIPG), protocoles de T. de Ascoide, 1692, testament de Gamboa, fol. 320-341.
- 36 AIPG, protocoles de J. Ramírez, t. 6, fol. 80-83.
- 37 A. Breton, La "provincia de Tzendales" en 1748, dans A. Breton, J.-P. Berthe, S. Lecoin (coords.), *Vingt études sur le Mexique et le Guatemala*, Toulouse, 1991: 180-181.
- 38 J.-P. Berthe, Introduction à l'histoire de Guadalajara et de sa région, *Recherche coopérative 147, villes et régions en Amérique latine*, Paris, 1970: 73.
- 39 Domingo Lázaro de Arregui, *Descripción de la Nueva Galicia*, Guadalajara, 1980: 118.
- 40 Alonso de la Mota y Escobar, *Descripción geográfica de los reinos de Nueva Galicia, Nueva Vizcaya y Nuevo León*, Mexico, 1940: 102.
- 41 *Op. cit.*: 69.
- 42 *Op. cit.*: 134.
- 43 Voir note 8. Sur la couverture du document: "Año de 1678 Auttos que siguio el Señor fiscal desta Real Audiencia zerca que en atencion a que en la ciudad de Compostela son los mas de los vezinos de ella parientes, sería combeniente a la buena administracion de justticia el que no hubiere alcaldes ordinarios sino que el alcalde mayor de aquella jurisdiccion la administrare."
- 44 Mota Padilla, *op. cit.*: 90.
- 45 Thomas Calvo, *Los albores de un nuevo mundo, siglos XVI y XVII, colección de documentos para la historia de Nayarit*, t. I, Guadalajara, 1990: 103.
- 46 Don Pedro de Valdés, au Roi: "... la primera quexa dicen que es que soi rezió e aspero de condición, muy grave i resuelto en mi parescer. A esto digo que segun allé la parcialidad aqui introducida en el tratar con los gobernadores toda la gente de la tierra, con igualdad y sin distinción, i querer reducir esto á que con propiedad no se dijese fuera justicia de entre compadres la que se azia, les causó esto algun desabrimiento..." dans Hortensia Pichardo, *Documentos para la historia de Cuba*, La Havane, 1977, t. 1: 124.
- 47 Juan B. Iguíniz, *Los gobernantes de Nueva Galicia*, Guadalajara, 1981: 79-80.
- 48 BPEJ, arch. *real Audiencia, ramo civil*, caja 8, exp. 8.
- 49 Fol. 53.
- 50 Fol. 55v.
- 51 Texte publié, Calvo, *Los albores...*: 141-145.
- 52 "Y aunque es sierto que ay otros muchos, no se matriculan por ser aviertamente mestissos, mulatos y negros libres", fol. 21r.
- 53 Voir Thomas Calvo, Familles mexicaines au XVII^e siècle: une tentative de reconstitution, *Annales de démographie historique*, 1984: 153-156.
- 54 Fol. 37.
- 55 Fol. 42.
- 56 Fol. 38r.
- 57 Fol. 2r.
- 58 Fol. 24r.
- 59 Fol. 53.
- 60 Fol. 20v.
- 61 Hugues Neveux, Lignages et réseaux familiaux ruraux en France: XVI^e-XVIII^e siècles (en dehors du milieu nobiliaire), dans *Mélanges offerts à Jacques Dupâquier*, Paris, 1993: 423-433.
- 62 *Op. cit.*, vol. II: 390.
- 63 À partir de là, la littérature généalogique est abondante. On peut citer Jesús Amaya, *Los conquistadores Fernández de Híjar y Bracamonte*, Guadalajara, 1952, 171 p.; Ramón Serrera, *Guadalajara ganadera*, Séville, 1977, surtout le chap. IV; et J. Palomino y Cañedo, *Los protocolos de Rodrigo Hernández Cordero, 1585-1591*, Guadalajara, 1972: 223 et suivantes.
- 64 Mota Padilla, *op. cit.*: 265.
- 65 Sur ces thèmes la littérature est abondante, pour une approche, voir H. Neveux, *op. cit.*
- 66 Fol. 41.
- 67 J. Menéndez Valdés, *Descripción y censo general de la Intendencia de Guadalajara, 1789-1793*, Guadalajara: 83.
- 68 Voir les mésaventures de l'esclave Francisco de Paula, dans Luis Páez Brotchie, *La Nueva Galicia a través de su viejo archivo judicial*, Mexico, 1940: 46.
- 69 L'exemple mexicain le mieux étudié, de ce point de vue est *La compañía de comercio de Francisco Ignacio de Yraeta (1767-1797), cinco ensayos*, Mexico, 1985, 2 tomes.